

L'évolution de l'image du Osore-zan : l'influence des chamanes *itako* et des médias

Alexandre GRAS

Intégré depuis 1968 du *Parc établi par l'État*¹⁾ de Shimokita, *Shimokita hantō kokutei kōen* 下北半島国定公園, Osore-zan 恐山 littéralement les « monts redoutables / monts de la peur / monts de l'effroi » se situent au centre de la péninsule de Shimokita, dont la forme de hache caractérise la partie septentrionale de la préfecture d'Aomori, à l'extrême nord de l'île de Honshū. Sauvage et aride, ce plateau entouré d'un massif volcanique, aux collines rocheuses et escarpées, est un reliquat de huit volcans sommas²⁾ dont la calderia a produit l'actuel lac acide Usoriko-yama 宇曾利山湖³⁾ d'environ 2 km de diamètre, auquel des éléments ferreux donnent une légère teinte rouge. Neuf petits cours d'eau jaunâtres se déversent dans le lac Usoriko-yama, alors que seule la rivière Shōzugawa 正津川 en part pour aller se jeter au nord-est, 13,8 km plus loin, dans la baie de Tsugaru. Osore-zan désigne d'abord ce lac ainsi que les 8 monts qui l'entourent.

Rare y sont les coassements de corbeaux et les bruits d'insectes. Aucun poisson et aucun oiseau n'y vivent. Ni arbre ni arbuste n'y poussent. Bref, c'est un paysage triste et morbide qui s'offre aux visiteurs⁴⁾. Ça et là s'échappent des fumerolles sulfuriques⁵⁾ et donnent au lieu

1) Le parc d'une superficie de 187,28 km² a pour mission de protéger des zones naturelles ayant un patrimoine d'importance régionale. Ils sont désignés par le Ministre de l'environnement japonais, à la suite de la recommandation du gouverneur de préfecture, et après consultation des agences gouvernementales pour l'environnement et du Conseil de Conservation de la Nature.

2) Le plus haut, le Kamafuse-yama/san 釜臥山, culmine à 878,6 m. Sa dernière éruption aurait eu lieu il y a 10.000 ans. Malgré son activité volcanique, Osore-zan ne fait pas partie de la liste des 43 volcans actifs inscrits en niveau d'alerte en mai 2019 par les autorités japonaises.

3) Il serait à l'origine de l'ancien nom des lieux Usori-yama ou encore Yama no yu « les eaux chaudes de la montagne » que l'endroit portait jusqu'à la fin du XVIII^e s. *Yu* ou *u* serait peut-être une évocation du cormoran qui, selon la légende, aurait guidé le moine Ennin pour trouver les lieux. Et durant l'époque des Tokugawa, Usori était en fait le nom de la rivière qui se déverse dans la baie de Tsugaru (Kusunoki, 1984, p. 140). En langue aïnou, *ushuro* signifierait un creux ou une dépression de terre et peut-être une « baie » et serait à l'origine du nom de ce lac cratère ; *Usatsuoronuburi* qui indiquerait « la montagne d'où retombent des cendres nombreuses ».

L'acidité du lac est d'un pH 3,3 à 3,4. D'après les géologues japonais, le sulfure d'hydrogène qui se dégage au fond de la caldeira se transformerait en acide sulfurique ; ce qui produirait des émanations gazeuses sulfureuses.

4) À l'entrée du site, ont été placés des panneaux recommandant aux personnes fragiles de se méfier de la toxicité des émanations gazeuses et, si possible, de renoncer à la visite.

5) Dès 1893, les dépôts de sulfure des environs furent utilisés pour la production de poudre des armes à feu

une impression d'enfers bouddhiques.

Considéré actuellement au Japon comme étant l'un des trois plus grands sites sacrés montagneux du pays avec le Mont Kōya 高野山 et le Mont Hiei 比叡山, Osore-zan est aussi l'une des trois terres les plus sacrées aux côtés de Kawarage 川原毛 et de Tateyama 立山⁶⁾. En fait, un petit complexe bouddhique appelé Osore-zan bodai-ji 恐山菩提寺⁷⁾ se trouve en son centre⁸⁾. Sont aussi disposés un peu partout des statues bouddhiques en pierre, des stèles votives en bois ainsi que des petits monticules de cailloux ; un lac de sang, etc ; bref, plus d'une centaine d'éléments répartis sur le site évoquent, ou reproduisent spatialement, les huit enfers du bouddhisme japonais. Autour de ceux-ci, le lac, les monts de la caldeira reflèteraient le paradis de la « fleur de lotus aux huit pétales », *rengé hachiyō* 蓮華八葉, faisant ainsi d'Osore-zan un site sacré, reflet des deux mondes.

Vu sa situation géographique, son éloignement et son isolement, ainsi que ses conditions topographiques particulières qui font de lui une réplique/reproduction des enfers du bouddhisme, ce ne serait qu'à la fin du XVIII^e siècle que les lieux auraient été vus réellement par les locaux et par les visiteurs comme une « montagne qui inspire la crainte » (Miyazaki et Williams, 2001, p. 402). Plus encore, ce ne serait qu'autour des années 1950-1960 que l'image des femmes chamanes *itako* イタコ et plus particulièrement celles de leurs oracles, *kuchi yose* 口寄せ, se seraient greffées à l'image de ce plateau volcanique⁹⁾. L'identité populaire de Osore-zan s'est donc brutalement modifiée en un lieu « ritualisé et touristique de l'oracle, et de la mort » qui permet de communiquer avec les mânes de défunts, en particulier de mettre en contacts des parents avec leurs enfants décédés récemment¹⁰⁾.

de l'armée japonaise. Mais les dépôts n'étaient pas assez importants pour assurer véritablement la rentabilité du site et donc répondre aux besoins d'alors. L'exploitation fut donc définitivement abandonnée en 1969. De nos jours, il arrive que des odeurs de souffre soient perceptibles jusque dans la ville de Mutsu située à une cinquantaine de kilomètres à vol d'oiseau.

Notons aussi qu'il est courant dans les temples japonais que les dévôts puissent y acheter et y déposer de l'encens ou des bougies. Or, à Osore-zan, la qualité de l'air faisant, ils sont remplacés par des petits moulins à vent ou des sandalettes de corde notamment.

6) Seidel Anna, *Descente aux enfers et rédemption des femmes dans le bouddhisme populaire japonais - Le pèlerinage du mont Tateyama*. In *Cahiers d'Extrême-Asie*, vol. 9, 1996. Mémorial Anna Seidel. Religions traditionnelles d'Asie orientale. Tome II. pp. 1-14.

7) Au Japon, le bouddhisme est la religion qui s'occupe de la mort et du culte des ancêtres. Un *bodaiji* est un temple qui, génération après génération, prend en charge les morts d'une famille en leur donnant l'inhumation et organisant des cérémonies en faveur de leur âme. Le nom vient de ce qu'au Japon le terme *bodai*, qui à l'origine signifie seulement éveil bouddhiste, en est également venu à signifier la prise en charge de ses défunts pour assurer leur bonheur après trépas.

8) Le complexe religieux est ouvert uniquement du 1^{er} mai au 31 octobre. Selon d'anciennes croyances locales, les lieux sont reconnus comme étant un point de contact avec le royaume des morts, et ce, durant la période du O-bon. De plus, trois divinités syncrétiques shintō-bouddhiques ésotériques sont vénérées à Osore-zan : Karadasen jizō daishi 伽羅陀山地藏大士, Kamabuse sangaku daimyōjin honchi shakya nyōrai 釜臥山嶽大明神本地釈迦如来 et enfin Jizō-san fudōmyōō 地藏山不動明王.

9) On entend ici par « oracle » des messages que les morts voudraient transmettre à leurs proches.

10) Dans la doctrine de la Terre Pure, quand un enfant meurt, il n'a pas vécu assez longtemps pour faire valoir suffisamment de bonnes actions. Il ne peut donc traverser la rivière Sanzu, *Sanzu no kawa* 三途川, lieu de passage ou stade intermédiaire entre la vie et la mort. Dans la tradition bouddhiste et les croyances religieuses japonaises, ce « fleuve des trois chemins » est l'équivalent du Styx de la Grèce antique, ou plus

Me basant sur les travaux antérieurs, je tenterai donc de retracer simplement l'histoire de Osore-zan et de replacer celle-ci en évoquant les influences réciproques ; ou plus précisément les relations des lieux avec leurs religieux et les *itako*, avec leurs visiteurs et leurs dévôts, ou encore avec les autorités locales et, plus récemment, avec les médias.

1. De ses origines à la fin de l'époque d'Edo

Les sources anciennes manquent et la plus ancienne trace écrite, datée du milieu du XVIII^e s. (Kumagai, 1967, p.28), rapporte l'histoire sur l'origine du site¹¹. Le moine Ennin 円仁 (794-864)¹² de l'école Tendai aurait fait le choix du lieu actuel de Osore-zan alors qu'il étudiait à Wutaishan 五台山 en Chine — une chaîne montagneuse connue pour ses nombreux temples bouddhistes dans la province du Shanxi —. Il aurait vu un songe qui lui aurait suggéré de rentrer au Japon et d'y trouver une montagne sacrée après 30 jours de marche, d'y sculpter une statue de Jizōson 地藏尊¹³ — notons que Ennin est un personnage religieux bien antérieur au culte des *jizō* qui, lui, s'est développé au Japon après l'époque de Heian, c.-à-d. après 1185 — et de diffuser la voie du bouddhisme en ces terres. Pour appuyer cette légende, une explication toponymique voudrait d'ailleurs qu'Ennin aurait nommé le lac voisin « Usori-ko », qui aurait dérivé lui-même en « Usore-yama », pour aboutir finalement à la dénomination « Osore-zan » ou « Ozore-yama »¹⁴.

De plus, d'après la version retenue par le bouddhisme local, Ennin aussi appelé Grand Maître Jikaku, Jikaku Daishi 慈覚大師, aurait ainsi « ouvert la montagne (*kaisan* 開山) » de

rarement au fleuve des Enfers, *Sai no kawara* 賽の河原. Sur la berge opposée, (l'âme de) l'enfant décédé rencontre la vieille Datsue-ba 奪衣婆 / 脱衣婆 « la vieille déshabilleuse », reliquat d'anciennes croyances liées à la divinité de la montagne, qui déshabille alors l'enfant et lui recommande de former un tas de galets suffisamment haut pour qu'il puisse atteindre le paradis. Mais avant que le tas de galets monte assez haut, la vieille, avec l'aide de démons, le renverse. Le moine bodhisattva Ksitigarbha (nommé Jizō au Japon) sauve alors ces âmes condamnées à entasser des galets pour l'éternité sur la berge en les cachant dans sa robe.

- 11) Il existerait très peu d'écrits avant 1643-1651 (du temps 5^e abbé du monastère) et aucune trace après 1651-1666 (6^e abbé du monastère) (Miyazaki et Williams, 2001, p. 403). L'accentuation des phénomènes de corrosion des métaux ainsi que la décomposition du bois accentuée par les vapeurs sulfuriques entraîna forcément une mauvaise conservation des éléments mais provoqua aussi peut-être le désintérêt des lieux d'où le peu de traces écrites le concernant.
- 12) Ce religieux bouddhiste se rendit en Chine avec une ambassade de 837 à 844. Il vécut à la capitale Chang'an et visita aussi la plupart des sites sacrés du bouddhisme en Chine. À son retour, il établit la pratique du Nembutsu, complétant l'enseignement ésotérique de Saichō 最澄 (767-822).
- 13) Il est l'un des quatre grands bodhisattvas les plus vénérés en Chine. Son culte s'est développé, à cause de son rôle qui est de secourir les morts dans le monde des enfers, D'après le *Sūtra des vœux originels du bodhisattva Kshitigarbha*, il est considéré comme le grand modèle de la piété filiale, parce que c'est pour sauver sa mère des souffrances infernales qu'il a prononcé solennellement le vœu immense de ne pas devenir bouddha tant que l'enfer ne sera pas vide.
- 14) Une fois de retour au Japon, alors qu'il pèlerinait dans la péninsule, il aurait été guidé par un cormoran dont le vol s'acheva sur le site actuel d'Osore-zan. Il découvrit alors un lac entouré de façon concentrique par huit monts, rappelant la représentation des divinités bouddhiques placées dans le cœur de « lotus aux huit pétales » au centre du *Mandala des deux royaumes* (*Ryōkai mandara* 両界曼荼羅).

Osore-zan en l'année 862 et y aurait placé dans un pavillon prévu à cet effet une statue sculptée de ses propres mains¹⁵). En outre, un texte décrivant les provinces en guerre de la péninsule de Shimokita au milieu de l'époque de Muromachi (1336-1573) intitulé *Tōhoku taiheiki* 『東北太平記』 (*Chronique de la grande paix dans le Nord-Est*, rédigée au début de l'époque d'Edo) explique que ce serait une sœur de Sakanoue no Tamuramaro 坂上田村麻呂, le militaire pacificateur du nord du Japon vers la fin du VIII^e s., aurait découvert et revendiqué le site au nom du pouvoir central. Nul doute qu'il s'agit d'un raisonnement donné par le shogunat en vue d'authentifier et de revendiquer ces terres comme des territoires placés sous son joug et sous son identité culturelle.

La légende autour du personnage du fameux patriarche bouddhiste de l'école Tendai, est aussi liée à la fondation du Entsū-ji 円通寺¹⁶) qui, lui, est un temple de l'école Sōto. Si cette histoire est vraie, il est possible qu'Ennin chercha à retrouver ou à reproduire des paysages vus alors qu'il était sur le continent, comme pourrait le laisser songer un passage du troisième rouleau du *Nittō guhō junrei kōki* 『入唐求法巡礼行記』 (*Journal d'un voyageur en Chine au IX^e siècle*) décrivant un paysage de désolation qu'il vit en Chine¹⁷). De plus, il semblerait que des moines de l'école Sōto reprirent souvent à leurs comptes les croyances des ascètes montagnards *yamabushi* 山伏 et de sites religieux dans le Tōhoku qui étaient à l'origine tenus par les écoles Tendai et Shingon (Miyazaki et Williams, 2001, pp. 403-404). Dans le cas du Entsū-ji, il aurait été question de créer un rapport syncrétique ésotérique hiérarchisé entre la divinité bouddhique de ce temple et la divinité autochone de Osore-zan, afin d'affirmer l'autorité bouddhique sur les lieux ; la sculpture d'un *jizō* attribuée à Ennin en serait une preuve¹⁸). Et tout aurait été fait pour authentifier et renforcer le lien entre le site

15) On trouve aussi dans l'actuel Obatake-chō 大畑町, autrefois appelé Shōzugawa mura 正津川村, une statue d'une femme dans un pavillon appelé « la pavillon de la vieille femme », *ubadō* 優婆堂, qui n'est pas sans rappeler la légende de la « vieille emplie de compassion » qui se tient au pied d'un saule pleureur au bord de la rivière Sanzu.

16) Le temple Entsū-ji se situe dans la ville de Mutsu actuellement. Il aurait été fondé en 1522 par le moine Jūkaku 聚覚 de l'école Sōto, avec le soutien du clan Nambu. Détruit pendant la période des provinces en guerre, il aurait été reconstruit en 1659. Plus tard, lors de la guerre civile du Boshin (janvier 1868 - mai 1869), les derniers *daimyō* sous l'autorité du clan Aizu furent vaincus par les forces shōgunales et le temple aurait été transféré alors dans l'actuelle ville de Mustu.

17) Au 21^e jour de l'année 840, on trouve : « *De la Terrasse des Saints, nous sommes descendus au Sud-Est. De nombreux rocs calcinés, le long du sentier, couvrent le sol ; carrés et ronds, ils forment un mur de pierres entassées. C'est une sorte d'enfer. Il y eut jadis un préfet de Tai-chou, de caractère violent, qui ne croyait pas au karma. Il avait entendu parler d'enfer, mais n'y croyait pas. Faisant le tour des Terrasses, regardant de tous côtés, il arrive à cet endroit. Tout à coup, il vit des flammes violentes, qui consumaient les falaises et les rocs, et des flots de fumée noire, qui montaient au ciel.* » (Cf. Lévy Roger (Traduction et introduction par), *Ennin. Journal d'un voyageur en Chine au IX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1961, pp. 194-195)

18) Une statue métallique de Shakyamuni y aurait été placée comme symbole originel de la divinité locale Kamafuse-san daimyōjin « divinité importante et resplendissante/révélatrice du Kamafuse-san (v.n. 8) » se manifestant sous l'aspect d'une divinité bouddhiste, conformément au concept de *honji suijaku* 本地垂迹 [Pensée largement acceptée jusqu'à l'ère Meiji selon laquelle des divinités bouddhistes indiennes ont choisi d'apparaître au Japon comme des *kami* locaux, afin de convertir et de sauver les croyants. Vers la fin de l'époque de Kamakura, on suggéra même que les bouddhas étaient des manifestations des divinités autochtones.].

et Ennin puisque, pendant la période Tokugawa (1600-1868), le temple s'efforça d'acquérir peu à peu des statues et des écrits liés à ce moine de l'école Tendai¹⁹⁾.

En outre, durant l'époque d'Edo, la péninsule de Shimokita devint un pivot commercial important de plusieurs routes maritimes qui reliaient le nord de Honshū avec la Mer du Japon, avec l'Océan Pacifique et la Mer intérieure, ainsi qu'avec Ezo 蝦夷 (c.-à-d. l'aire géographique comprenant le nord de Honshū et l'île de Hokkaidō)²⁰⁾. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles Osore-zan serait lié aux croyances locales anciennes qui unissent les communautés de pêcheurs aux divinités de la mer, des pensées qui se seraient diffusées le long des côtes de Honshū au moyen du commerce maritime de l'époque d'Edo²¹⁾. Ce serait aussi pourquoi Osore-zan aurait été progressivement connu des marchands à travers le Japon pour ses sources d'eaux thermales aux vertus curatives durant la même époque²²⁾. À ce sujet, l'essayiste voyageur Sugae Masumi 菅江真澄 (1754-1829) se rendit à Osore-zan²³⁾. Entre 1792 et 1794, il évoque alors la venue de personnes malades désireuses de guérir au moyen

19) Grâce aux marchands de Tanabu 田名部 dans l'est de l'actuelle ville de Mutsu, l'abbé du Entsū-ji pu acquérir une copie du *Sūtra du Lotus* calligraphiée par Ennin sur papier or-noir. En 1669, on aurait installé une statue de Kannon. (Hara, 2012, pp. 56-57)

20) Du riz et d'autres denrées étaient apportés à Shimokita alors que cette péninsule exportait vers le shogunat d'Edo ainsi qu'à Nagasaki, en particulier, du bois (*Thujopsis dolabrata*), des algues comestibles *kombu*, des cocombres de mer *namako*, des mollusques marins *awabi* du type ormeau. (Miyazaki, 2002, pp. 370-371 ; Ōmichi, 2016, p. 24 ; Narumi, 1977, pp. 34-36, 140-147 ; Hara, 2016, pp. 25-26)

21) Autrefois, pour remercier de leur bonne pêche et en signe de dévotion, les pêcheurs faisaient souvent don de *stupa* en bois, *sotoba* 卒塔婆, sur lesquels étaient gravés leurs noms ainsi que celui de leurs bateaux ; plus généralement, ce sont des tablettes allongées en bois sur lesquelles sont inscrits les noms de défunts. Il arrivait aussi aux marchands d'offrir parfois des lanternes de pierre gravées de leurs noms en signe de dévotion mais aussi pour gagner surtout la sécurité de leur voyage en mer ou sur les routes. Ils venaient ainsi accrocher des bannières, *ban* 幡 (skt. *patākā*), qui, selon une croyance, permettraient aux morts de gagner le paradis du bouddhisme.

Toutes ces pratiques s'inspirent certainement de croyances populaires qui, à commencer la gravure de noms sur des pierres – coutume ancienne fort présente dans l'ouest du Japon –, ont été probablement introduites par des personnes qui voyageaient entre l'ouest et le nord du Japon pour des raisons avant tout commerciales.

22) Durant l'époque d'Edo, la fondation par Ennin, les croyances des *jizō* et les anciennes croyances liées au culte des ancêtres se seraient mêlées et auraient donné une dynamique à Osore-zan. À cela s'ajouta l'idée répandue que ses eaux étaient curatives. Tous ces éléments permirent la propagation, la diffusion et le développement de ce site sacré. La pensée autour d'Osore-zan a tenu compte des fluctuations qui naquirent des rapports entre ce lieu sacré et la diversité de ses visiteurs.

Selon Narumi Kentaro, beaucoup d'habitants dans les environs de Ohata 大畑 dans la partie nord de la péninsule de Shimokita ont pour patronyme Miyako 宮古, ce qui serait une preuve de l'implantation de personnes venues de la ville côtière du même nom située à plus de 200 km à vol d'oiseau. (Narumi, 1977, p. 34 ; Hara, 2012, p. 57). Un texte de 1810 relatant l'aperçu historique de Osore-zan, *Oshū nambu usoriyama fusen-yama bodaiji jizōdaishi ryaku engi* 『奥州南部宇曾利山釜臥山菩提寺地藏大士略縁起』, explique que les gens sont effrayés par les lieux (d'où la désignation en « monts de l'effroi ») et ne se soucient pas vraiment de sa topographie qui reproduirait les enfers du bouddhisme. Toutefois, ce texte montre que, déjà à la fin de l'époque d'Edo, était mis en avant cette concrétisation d'un substitut des enfers.

23) Il révèle qu'il y aurait aussi, dans le pavillon consacré aux statues sacrées, *midō* 御堂, en plus de la sculpture réalisée par Ennin, une statue réalisée par le moine bouddhiste et sculpteur Enkū 円空 (1632-1695) de l'époque d'Edo. De plus, les gravures jointes à son texte montrent un Osore-zan qui est quasi identique à celui que l'on peut visiter en 2020.

des eaux thermales et ajoute que des logements temporaires ont été bâtis pour les abriter. Il laisse entendre aussi que déjà à la fin du XVIII^e s., les visiteurs pouvaient y venir de très loin (province de Settsu ou ville de Miyako), et ce, même en plein hiver lorsque le site bouddhique était fermé²⁴).

En ce qui concerne la fréquentation des visiteurs, venant des provinces alentours, qu'il s'agisse de curistes ou de pèlerins, le manque de sources anciennes ne nous permet pas d'en savoir davantage avant la fin de l'époque d'Edo, mais elles nous apprennent que son augmentation daterait des années 1830 (Miyazaki, 2002, pp. 361-362). Toutefois, on peut envisager facilement que Osore-zan était auparavant basé davantage sur les croyances locales et les coutumes de ses habitants qui, elles-mêmes, ont pu être influencées par des flux de passage, à commencer par le commerce maritime²⁵). N'oublions pas non plus que le culte des montagnes au Japon est implicitement lié au culte des morts et des enfers. Et, dans le cas d'Osore-zan, le culte des morts « *n'est pas seulement basé sur les croyances locales liées à la montagne elle-même, mais aussi sur une transposition/concrétisation d'idées bouddhiques spécifiques qui avait été déjà développées localement.* » (Miyazaki, 2002, p. 421)

2. De l'époque Meiji jusqu'au milieu de Shōwa (1868-1945)

L'écrivain Kōda Rohan 幸田露伴 (1867-1947) donne une longue description du site tout en parlant aussi de son trajet parfois pénible jusqu'à Osore-zan en 1892 : il dû voyager plus d'une quarantaine de kilomètres à dos de cheval, puis faire à pied les 12 kilomètres restants²⁶). Un chercheur de Tokyo semble avoir fait un trajet similaire à celui de Rohan en 1918 (Ōmichi, 2016, p. 27 ; 2017, pp. 257-258), preuve que Osore-zan restait encore plutôt isolé et mal desservi puisqu'il fallait alors 3 jours pour le relier à la gare ferroviaire la plus proche de Noheji 野辺地.

Trois ans après celui de Rohan, le *Nihon meisshō chishi* 『日本名勝地誌』 (*Géographie des sites célèbres du Japon*, publié en 1895)²⁷) signale que cinq sources chaudes accueillent entre

24) L'écrivain Jippensha Ikku 十返舎一九 (1765-1831) semble suggérer qu'un nouveau type de voyage se serait forgé peu à peu dans les mentalités de la fin de l'époque d'Edo où les pèlerinages seraient devenus plus pour le plaisir du voyage que pour la religion. (Miyazaki et Williams, 2001, pp. 417, 419-420)

25) Les origines diverses de ces visiteurs sont aussi mentionnées dans divers textes (Hara, 2012, p. 56.) : par exemple, la ville portuaire de Miyako et le lieu-dit Shimabe, tous deux dans l'actuelle préfecture d'Iwate. Ceci prouve bien l'existence des échanges avec les habitants établis le long de la Côte du Sanriku, *sanriku kaigan* 三陸海岸. Sugae parle aussi de la présence à Osore-zan de « médiums-devineresses, filles de joie (*gugutsu* ぐぐつ 【傀儡女】) » qui y jouent du koto. On sait que ces artistes pratiquaient à l'origine la magie et dansaient lors de cérémonies shintō, mais peu à peu s'est greffée sur elles l'image d'actrice-prostituée aux danses sensuelles et lassives. La plus célèbre d'entre elles est la Izumo no Okuni 出雲阿国 (1572 ?-1613) qui est considérée comme étant la fondatrice du kabuki.

26) Dans son *Ekishin gogo* 「易心後語」 (*Propos rédigés après avoir changé mes dispositions d'esprit*) compilé dans son *Journal de voyage au bord de l'oreiller* (*Santō sansui* 『枕頭山水』, Hakubunkan 博文館, 1893, pp. 39-42), Rohan donne une description détaillée des lieux en 1897 mais ne mentionne pas la présence d'oracles réalisés par des *itako*. Texte consulté en ligne le 3/09/2020 : <https://dl.ndl.go.jp/info:ndljp/pid/889171>

27) Nozaki Sabun 野崎左文, *Nihon meisshō chishi* 『日本名勝地誌』 (*Géographie des sites célèbres du Japon*),

4.000 et 5.000 curistes en moyenne par an. Cet ouvrage ajoute qu'il serait plutôt aisé d'accéder aux lieux grâce à la route tracée à la suite de l'ouverture de l'activité minière. Toutefois, aussi bien les auteurs Masumi et Rohan ainsi que dans les premiers guides ferroviaires touristiques, Osore-zan est vanté comme une « terre perdue », *michi no chi* 未知の地, qui mérite malgré tout d'être vue de ses propres yeux. Une image du site était donc déjà véhiculée dans le pays et, bien entendu, avant tout dans le Nord-Est du Japon. Cependant, le constat est flagrant : les mentions de médiums *itako* sont inexistantes, les écrits mettant surtout en avant la singularité des lieux et la présence d'eaux thermales.

Osore-zan serait donc sorti progressivement de son isolement au cours du XIX^e siècle. Cependant, le développement du chemin de fer entre Ueno et Aomori ainsi que les flux commerciaux et humains qu'ils créèrent, ne furent pas directement un avantage pour la péninsule de Shimokita dans son ensemble car Osore-zan se trouva longtemps à plus de 50 km de la gare la plus proche. À ce titre, plusieurs textes écrits entre 1873 et 1929 révèlent que la plupart des visiteurs-dévôts, pour s'en approcher, empruntaient plutôt les bateaux à vapeur qui circulaient trois fois par mois entre Hakkodate, Aomori et Ōminato (Ōmichi, 2016, p. 28 ; 2017, pp. 259-260)²⁸).

Outre les prémices du développement du tourisme local et régional ainsi que l'amorce d'une production minière, l'une des raisons qui pourrait aussi expliquer ce développement d'intérêt envers l'Osore-zan à la fin de l'époque Meiji serait liée, en fait, aux très importantes pertes humaines subies par les forces japonaises durant la guerre russo-japonaise qui se déroula de février 1904 à septembre 1905. Cherchant à prier pour leurs morts, des familles auraient peut-être trouvé à Osore-zan, et peut-être aussi dans les oracles des *itako* le moyen d'apaiser leur tristesse. Il faut savoir que ces *itako* avaient déjà pour habitude de se réunir en *itako machi* イタコマチ (quartier d'*itako*) dans le nord du Japon à des moments précis de l'année²⁹). Elles auraient donc profité de cette ferveur due à ce conflit entre la Russie et le Japon, pour se rendre elles aussi à Osore-zan, en particulier lors de la « Grande fête estivale », *Osore-zan taisai* 恐山大祭, qui se déroule généralement du 20-21 au 24-25 juillet chaque année.

Or, on considère généralement que plus 500 *itako* étaient en activité au début de l'époque Meiji dans la province Nambu (partie est de l'actuelle préfecture d'Aomori, et parties centrale et nord de celle d'Iwate), et étaient forcément connues et au service aussi des

Hakubunkan 博文館, 1895, p. 348.

28) Selon Ōmichi (2016, p. 24 ; 2017, pp. 253-254 et 262-264), 10 années après l'ouverture de la première ligne chemin de fer entre Shimbashi et Yokohama en 1872, fut inaugurée la ligne reliant Ueno à Aomori. Le district de Noheji 野辺地 situé au pied de la péninsule de Shimokita était alors le principal point d'échanges avant le terminus de la gare d'Aomori. Citant plusieurs publicités de la compagnie de chemin de fer, Ōmichi précise que vers 1910-1918 il ne semble pas y avoir de gare permettant de descendre à Osore-zan. On peut seulement le voir de loin lorsque le train à vapeur longe la côte (Ōmichi, 2016, pp. 24-26). En juillet 1903, un bateau a débarqué une cinquantaine d'hommes et femmes souhaitant se rendre à Osore-zan. (Ōmichi, 2017, p. 260)

29) Plus précisément, par exemple, aux monts sacrés Gassan 月山 et Haguro 羽黒山 qui sont deux des trois montagnes sacrées des monts du Dewa, *Dewa sanzan* 出羽三山, à Goshogawahara 五所川原市 dans la péninsule de Tsugaru, au mont Taihei 太平山 dans la péninsule d'Oga.

petites gens³⁰⁾. Leur fréquentation de Osore-zan a peut-être aussi été aidée, ou bien facilitée dirons-nous, par le mouvement de pensée *haibutsu kishaku* 廃仏毀釈 qui prôna un refoulement fort du bouddhisme qui permit un relan des croyances populaires et du shintô.

Ce n'est qu'à partir de 1921 avec la ligne ferroviaire traversant la péninsule³¹⁾, et encore plus après la Seconde Guerre Mondiale qu'Osore-zan a évolué davantage pour devenir un complexe religio-touristique³²⁾. Les guides de voyages d'alors vantent les eaux thermales et les paysages contrastés de paradis et d'enfers. En parallèle, les recherches entreprises au sujet des *itako* vers les 1927-1929 ne font aucun lien avec l'Osore-zan et ce n'est que vers 1939 qu'un article de presse mentionne, lors de la « Grande fête estivale », la présence de cinq *itako* (Ômichi, 2012, p. 203). N'oublions pas que les actes de divinations n'ont jamais été bien vus d'un par les autorités : les *Chroniques historiques* du IX^e s. rejettent déjà ce type d'activités vis-à-vis de la magie et de l'occultisme ; et, pour revenir au Japon de l'époque Meiji, en 1873 et 1874, furent même légiféré des interdits sur les personnes qui pouvaient troubler les gens en prétendant pouvoir les guérir ou les soulager au moyen de leurs « prières » ou de leurs pratiques magiques³³⁾.

Les Japonais de la péninsule de Shimokita pensaient que les mânes des morts se rassemblaient au Osore-zan, *oyama* オヤマ « la Montagne », un lieu où se fondent les croyances populaires et celles des ascètes *yamabushi* du mouvement synchrétique *shugendô* 修験道 qui le considéraient comme une montagne sacrée³⁴⁾. On comprend mieux aussi pourquoi cette pensée a pu se confondre en partie avec les croyances de la religion populaire formée autour du chamanisme des *itako* qui, dit-on, auraient la capacité de faire parler les personnes décédées il y a moins de 100 jours. Mais, le lien avec ces chamanes est assez tardif puisque, selon Kusunoki, les *itako* n'auraient commencé leurs activités à Osore-zan qu'aux environs de 1926 ou bien même, plus récemment encore, c.-à-d. après la fin de la Seconde Guerre mondiale (Kusunoki, 1984, p. 166).

Quoiqu'il en soit, on constate bien une dynamique d'adaptation engendrée par les influences réciproques des lieux de pèlerinage, des religieux bouddhistes, des visiteurs qu'ils soient

30) Cette ancienne province correspond à la partie est de l'actuelle préfecture d'Aomori, de la moitié nord de l'actuelle préfecture d'Iwate et d'un tout petit nord est de l'actuelle préfecture d'Akita.

31) Un hôtel fut crée en 1922 mais il ferma en 1945 par manque de fréquentation : on imagine facilement l'influence de la Seconde Guerre Mondiale sur le sort du pays, de ses habitants, de son tourisme et de son économie. Les journaux locaux de l'époque évoquent d'ailleurs en 1925 la venue de 25 groupes scolaires, soit plus de 30.000 visiteurs, dont environ 13.400 personnes logées sur place lors de la « Grande fête estivale ». 1929 vit aussi plus de passagers, prouvant que le train était le moyen de transport privilégié pour accéder alors à Osore-zan. (Ômichi, 2017, pp. 252, 260-261). La première ligne de bus entre Osore-zan et Tanabu fut créée en août 1937.

32) En 1924, une route a été ouverte mais il était encore difficile d'y faire passer les voitures, les cinq derniers kilomètres restant difficilement praticables. En 1926, une seule journée suffisait pour faire le chemin parcouru par Rohan en trois jours trente années plus tôt. (Ômichi, 2017, p. 264.)

33) Durant l'époque Meiji, sur les 24 cas d'*itako* relatés dans la presse japonaise 14 d'entre eux sont considérés comme des affaires criminelles. (Ômichi, 2012, pp. 72-76)

34) On raconte d'ailleurs que les compagnes de ces ascètes patiquaient elles même la magie et auraient transmis leurs connaissances divinatoires, *fujutsu* 巫術, à des disciples féminins qui peu à peu seraient devenues des *itako*.

dévots ou non, ainsi que de la venue de ces chamanes, sans oublier le rôle des autorités locales. Tous ces éléments ont influencés Osore-zan en faisant de lui un *bodai-ji* et ont certainement facilité la mise en place d'un culte des *jizō*³⁵⁾ qui, lui, permettait d'accompagner les mânes des morts et d'apporter un soulagement aux familles, à commencer par les femmes de marins, qui avaient perdu un être cher.

3. Le phénomène « *itako* » (1950 - 2020)

Dans les années 50, influencé peut-être par les pertes humaines durant la Seconde Guerre Mondiale, le nombre de visiteurs à Osore-zan augmenta de façon exponentielle. Ils vinrent pour le tourisme ou pour des pratiques pérégrines, certes, mais en fait, ils étaient plutôt motivés et intéressés par les oracles des *itako*³⁶⁾ dont les médias de masse de l'époque (presse écrite, radiophonique et télévisée) en faisaient régulièrement le sujet de reportages ou d'articles (Ōmichi, 2012 et 2016 ; Ōmichi, 2017, pp. 81-82, 95). La venue de ces femmes médiums contribua ainsi à transformer l'image des lieux en les rendant plus attractifs.

La croissance économique du Japon d'après guerre influença aussi la volonté de (re)découvrir le pays, son passé et ses traditions ; ce qui suscita aussi d'ailleurs l'intérêt de nombreux chercheurs occidentaux³⁷⁾ sur les femmes chamanes du Tōhoku dont la plupart étaient parfois aveugles ou avec un handicap (Yamazaki, 2016, p. 49)³⁸⁾. C'est ainsi que, profitant de

35) Dans un texte en prose chinoise rédigé par le 9^e abbé du Entsu-ji et daté de 1700, le religieux fait le lien entre Osore-zan et Ennin mais aussi avec deux moines influents de l'époque de Heian, Genshin 源信 (935-1017) de l'école Tendai ainsi que le sculpteur Jōchō 定朝 (?-1057) qui s'y seraient rendus. Là encore, il s'agit d'authentifier les lieux et leur donner davantage de poids en évoquant des éminents personnages. On connaît l'influence de Genshin dans la culture japonaise car on trouve dans son traité *Ōjōyōshū*, des descriptions terribles du royaume de l'enfer bouddhiste qui ont inspiré un genre propre d'histoires d'horreur et de moralité. Rapprocher ainsi Osore-zan et son culte de *jizō* à Genshin n'a rien d'anodin, mais le 9^e abbé reconnaît lui-même qu'il ne resterait de cette lointaine époque qu'une seule statue réalisée par Genshin. Ce seraient donc les moines qui auraient fait de leur mieux pour renforcer les liens entre le site et la statue Karadasen Jizō (Miyazaki et Williams, 2001, pp. 406)

36) Venues de Tsugaru ou de Nambu, leur consultation sous la tente est payante et ne dure qu'une quinzaine de minutes maximum. Son coût s'élève entre 3.000 et 5.000 yens. Dans les années 70, il fallait faire la queue pendant près de quatre heures avant de les rencontrer car elles ne ne prennent pas de rendez-vous.

37) Pour des études détaillées en langues occidentales, voir notamment : Coyaud Marc, *De fête en fête (Folklore du Japon, haïku, proverbes, itako, sumo, namazue)*, Paris PAF 2000, pp.97-103. Schiffer Wilhelm, *Necromancers in the Tohoku*, In. *Contemporary Religions in Japan*, 8 (2), Nanzan Institute for Religion and Culture, 1967, pp. 177-185. Naumann, Nelly (1992). *The itako of North-Eastern Japan and Their Chants (PDF)*. In. *Nachrichten der Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens*, 152, DIJ, 1993, pp.1-14. [URL consulté le 18 février 2020 : https://www2.uni-hamburg.de/oag/noag/noag1992_4.pdf]

38) Mal vues des autorités, la divination et autres pratiques occultes ont longtemps été un moyen de subsistance pour les personnes ayant un handicap car on considérait qu'elles avaient des dons particuliers. Malgré cela, la modernisation de la société après les années 50 et la meilleure insertion professionnelle de ce type de personnes ont entraîné une diminution importante du nombre d'*itako* en activité. Dans son enquête sur le terrain, sur les 30 *itako* interrogées par Kobayashi (1967, p. 77), 10 voient parfaitement, 10 autres sont aveugles et les 10 dernières ont de légers problèmes de cécité. Selon Kobayashi (p. 79), jusqu'à l'après Guerre, pour contourner les interdits promulgués par les autorités quant aux actes divinatoires et de

cet intérêt pour l'occultisme, l'opinion, les autorités locales, les arts³⁹⁾ et bien entendu les médias créèrent l'image des « *itako* du Osore-zan » - où les deux éléments qui la constituent se trouvèrent pris dans une dynamique de (con) fusion. À tel point que, une fois entré dans les années 60 et 70, le nombre des médiums et surtout celui de leurs clients crût, on parla alors de « grand rassemblement », *itako taikai* イタコ大会 ; mais peu après la tendance inverse s'amorça très rapidement⁴⁰⁾. Plusieurs raisons expliqueraient ce désintérêt : l'effet de banalisation du phénomène, la mondialisation de la société et de ses modes de vie éloignés de ce type de pratiques, les difficultés économiques qui poussent les voyageurs-touristes à se rendre dans d'autres destinations moins chères et mieux desservies, les progrès de la médecine qui affaiblissent les forces du religieux et des croyances, et, bien entendu, la disparition progressive des *itako* ne trouvant plus de disciples à former.

En outre, lorsqu'on regarde des interviews dans la presse écrite réalisés en 1960 et en 1965 (Ômichi, 2012, pp. 201, 200) auprès des bouddhistes responsables du complexe du Osore-zan, les religieux ne montrent aucune hostilité à l'égard des *itako* mais semblent plutôt se révolter vis-à-vis de la « vulgarisation des lieux » causée par ce tourisme occulte naissant et de l'usage dont en firent les autorités locales en vue d'améliorer le rendement financier engendré par le tourisme. Pendant des dizaines d'années, des *itako* venues de Hachinohe ou de villages du Tôhoku où elles résidaient, furent ainsi autorisées à s'installer temporairement dans leurs tentes démontables uniquement pour la « Grande fête estivale » ou au moment de O-bon, preuve que le complexe bouddhique fermait les yeux sur leur présence. Pourtant le ton changea dans les années 70 car, selon les bouddhistes, les visiteurs venaient surtout pour consulter ces *itako* qui s'avéraient être parfois des charlatans.

En outre, il arriva aussi, par exemple, que la ville de Mutsu et la compagnie routière de l'époque organisèrent deux fois par semaines des oracles dans une aire de repos (Ômichi, 2012, p. 196) hors du complexe, preuve que les autorités locales usèrent de ce « marketing » d'oracle orchestré par les médias de masse, en vue d'attirer indirectement toujours plus de touristes bien que ce dernier, il faut bien le reconnaître, soit orienté sur le malheur et la peine d'autrui⁴¹⁾. Ceci permit intrinsèquement d'accroître le commerce, les infrastructures

charlatanismes, nombreuses étaient les *itako* qui avaient le statut de *môsôzu* 盲僧都 (préfet monacal aveugle) au sein de l'école Tendai (ce statut fut créé durant l'époque d'Edo puis abrogé après 1945), ce qui permit aux *itako* d'exercer en tant que médiums auprès de la populace sous le couvert de ce courant bouddhique japonais.

39) Certains pensent même que le film *Den-en ni shisu* 『田園に死す』 (*Cache-cache pastoral*, sorti en 1974) de Terayama Shûji 寺山修司, qui aborde le thème des oracles des *itako*, aurait influencé aussi cet intérêt pour Osore-zan.

40) D'après des enquêtes de terrain, le nombre de *itako* est le suivant : 50 en 1959, 30 en 1972, 38 en 1974, 53 en 1978, 20 en 2000, 15 en 2001, 10 en 2006, 3 en 2014 et 2016. Une seule entre 2017 et 2019. L'épidémie du covid-19 annula toute festivité en 2020.

41) C'est dans les années 1960, plus particulièrement à partir de 1963, que la municipalité de Mustu et à moindre mesure la préfecture d'Aomori, prirent réellement conscience des intérêts économiques du tourisme local. Pour cela, ils développèrent des complexes thermaux, et firent le nécessaire pour lier *itako* et Osore-zan. La presse écrite, les émissions de radio et même des films ou des feuilletons télévisés (la NHK dans un feuilleton en 1964) usèrent eux aussi de ce penchant pour les sciences occultes. Les religieux d'Osore-zan se révoltèrent fortement devant cette vulgarisation.

(routières et hotellières) et l'économie locales.

De son côté, l'Office de tourisme de la ville de Hachinohe en a fait lui aussi une ressource touristique : il convia une vingtaine d'*itako* lors de grands événements culturels organisés en 1998 et 1999 à Tokyo en vue de promouvoir la culture et les traditions de la préfecture d'Aomori ; l'ouverture du tronçon nord du shinkansen entre Hachinohe et Shin-Aomori en 2010 fut l'occasion de créer un espace dans la gare de Hachinohe où des *itako* donnaient l'oracle sur rendez-vous, ce qui ravit un temps les voyageurs mais eu des répercussions négatives sur la fréquentation à Osore-zan (Yamazaki, 2016, p. 52). En 2011 et 2012, bien que les *itako* ne soient plus que 10 ou moins sur place, certains pèlerins, originaires de la côte pacifique du nord du Japon — signe latent d'un lien spécifique persistant entre les communautés habitant le long des côtes, avec les croyances en Osore-zan —, s'y rendirent dans le but d'entrer en contact avec des proches disparus au moment du Grand séisme de la côte Pacifique du Tōhoku du 11 mars 2011⁴²). En 2020, deux rares dévôtes ne purent bénéficier d'un oracle car aucune *itako* n'était présente, la dernière ayant pris sa retraite vers 2016⁴³).

De nos jours encore, les moteurs de recherches sur internet présentent des sites touristiques où sont encore associés *itako*-oracles et Osore-zan. Ceci démontre qu'au niveau des organes qui contrôlent le tourisme, rien n'est vraiment fait récemment pour tenter de modifier l'image qui est née depuis les années 50, tout au contraire même, bien que les *itako* ne soient désormais plus vraiment actives⁴⁴). En parallèle, on voit bien que le phénomène est encore plus en perte de vitesse puisqu'en 2019, par exemple, l'Office de tourisme à Hachinohe ne proposait plus d'espace ou d'exposition annuelle concernant les *itako* ni en son sein ni dans la gare. Et qu'entre 2016-2017, une seule *itako* déjà âgée se rendit pour la dernière fois à Osore-zan, faisant que le nombre de visiteurs à Osore-zan diminua vraiment depuis les années 2010. Il sera intéressant de se pencher sur le profil et sur les motivations des visiteurs d'Osore-zan depuis.

En bref, il est évident que ne nombreux de facteurs socio-économiques ont influencé cette évolution et le rapport particulier entre les *itako* et l'Osore-zan : le vieillissement de la population, la perte de l'identité culturelle en particulier au niveau des croyances, les disparités de pouvoir d'achat au sein des foyers japonais, les effets de la mondialisation, ou encore le discrédit du religieux et des croyances du fait des progrès de la médecine.

42) Voir par exemple les articles de presse en ligne, consultés le 28/09/2020 :

<http://www.asahi.com/special/10005/TKY201108120691.html>

<https://business.nikkei.com/atcl/report/16/030500208/030500004/?P=5>

<https://mainichi.jp/articles/20200820/ddl/k02/040/016000c>

43) La fréquentation a chuté fortement du fait de la pandémie du covid-19. Sur les 500 places de parking toujours occupées chaque été pendant les jours de la Grande fête estivale, à peine 50 l'étaient en juillet 2020. (<https://www.asahi.com/articles/ASN7N74K8N7NULUC01C.html> consulté le 28/09/2020)

44) Le site de l'Office du tourisme de la préfecture d'Aomori, trilingue (japonais, anglais, chinois), lie les deux pour faire la promotion du site : <http://tohoku-standard.jp/standard/aomori/itako03/>. De même, pour celui de la péninsule de Shimokita : <http://tohoku-standard.jp/standard/aomori/itako03/>. Certaines agences de voyages, comme Jalan ou Club Tourism International proposent en ligne des séjours à Osore-zan pour lesquels sont vantés les bains thermaux et aussi les oracles . Le Muséum national d'ethnologie proposa même des conférences à ce sujet en 1995 : <https://www.minpaku.ac.jp/museum/event/fs/movies9509>.

4. Conclusion

Au fondement de la démarche de tout visiteur ou de tout voyageur, qu'il soit touriste, simple curieux, curiste ou encore pèlerin, « *il y a l'attente d'un effet de cette démarche. C'est de là que naissent l'attraction des lieux de pèlerinage et l'élan incitant à y aller. Et tandis qu'il induit des effets chez le pèlerin, l'acte de pèlerinage influence aussi les lieux qui en font l'objet, donnant ainsi naissance à une nouvelle puissance d'attraction et à de nouveaux élans.* » (Nakayama, Bouchy, 2013, p. 324) Le bref aperçu historique entre Osore-zan de sa-dite fondation jusqu'à nos jours, combiné à la présence tardive des *itako*, illustrent parfaitement ces propos. En effet, pendant la seconde moitié du XX^e s., ces femmes chamanes ont été des vecteurs d'attraction — « religieuse », touristique et économique — du complexe bouddhique et de la péninsule de Shimokita ainsi que la préfecture d'Aomori, spécialement sur la ville de Hachinohe. Pourtant, l'essence même de ce site sacré fondée sur le souvenir et le culte des ancêtres défunts n'a pas vraiment disparu. Au contraire, elle a évolué tout en décuplant sa force d'attraction, et sa force « religieuse / mystique », produite par l'effet « *itako* ». En effet, les personnes peinées et insatisfaites de la disparition d'un proche ont cherché et cherchent par la consultation d'une médium et par le moyen de leur oracle, d'être réconfortées et soulagées psychologiquement ; autant dire, de trouver des réponses satisfaisantes en entendant une dernière fois des messages de leurs regrettés disparus. Par cette démarche, elles exécutent en fait un travail inconscient sur elles-mêmes et sur leur propre âme. De sorte que l'une des dynamiques efficaces du site sacré Osore-zan est bien de créer des énergies positives et de revigorer les forces de ses pèlerins.

Bibliographie

- Coyaud Marc, *De fête en fête (Folklore du Japon, haïku, proverbes, itako, sumo, namazue)*, Paris PAF 2000.
- Doi Takuji 土井卓治, *Sōsō to haka no minzoku* 『葬送と墓の民族』 (Funérailles et tombes chez les classes populaires), Iwata shoten 岩田書店, 1997.
- Eder Matthias, *Schamanismus in Japan*, in *Paideuma : Mitteilungen zur Kulturkunde*, vol. 7/7, 1958, pp. 367-380.
- Fairchild William P., *Shamanism in Japan*, in *Folklore Studies*, vol. 21, Nanzan University, 1962, pp. 1-122.
- Faure Bernard, *La mort dans les religions d'Asie*, coll. *Dominos*, Flammarion, 1994.
- Hara Eiko, *What do People Expect from Itako (Japanese Shamans) (IV) ? How grief is expressed by Japanese Shamans Itako and participant in religious performance after the Great East Japan Earthquake*, in *Bulletin of Morioka Junior College Iwate Prefectural University*, No.16, mars 2014, pp. 25-30.
- Horii Ichiro, *Shamanism in Japan*, in *Japanese Journal of Religious Studies*, 1975, 2 (4) .
- , *Mountains and their importance for the idea of the other world in Japanese folk religion*, in *History of Religions*, vol. 6, pp.1- 23.
- Iwao Seiichi, Sakamoto Tarō, Hōgetsu Keigo, Yoshikawa Itsuji, Kobayashi Tadashi, Kanazawa Shizue. 16. Chamanisme. In: *Dictionnaire historique du Japon*, volume 3, 1975. Lettre C. pp. 7-8. Article en ligne consulté le 16.09.2020 : www.persee.fr/doc/dhjap_0000-0000_1975_dic_3_1_71_t2_0007_0000_3
- Kamstra Jacques H., *Encounter Or Syncretism: The Initial Growth of Japanese Buddhism*, Leiden, E. J. Brill, 1967.

- Kawamura Kunimitsu, *The Life of a Shamaness : Scenes from the Shamanism of Northeastern Japan*, Kokugakuin. Archived from the original on 19 September 2015 Retrieved 1 February 2016
- Kobayashi Sakae 小林榮, *Itako to Osorezan : Itako no kuchiyose monogatari* 「イタコと恐山 : イタコの口寄せ物語」 (*Les itako et l'Osore-zan : histoire de leurs oracles*) in *Shingaku kenkyū* 『神学研究』 (*Recherches théologiques*), Université Kwansei Gakuin, vol. 16, 1967, pp. 74-106.
- Kōda Rohan 幸田露伴, *Santō sansui* 『枕頭山水』 (*Journal de voyage au bord de l'oreiller*), Hakubunkan 博文館, 1893.
- Kusunoki Masahiro 楠正弘, *Shomin shinkō no sekai - Osore-zan shinkō to Oshirasan shinkō* 『庶民信仰の世界 - 恐山信仰とオシラサン信仰 - 』 (*Le monde des croyances populaires : les croyances d'Osore-zan et celles d'Oshira-san*), Mirai-sha 未来社, 1984.
- , *Osore-zan shinkō no kōzō ni tsuite* 「恐山信仰の構造について」 (*Sur le système des croyances à Osore-zan*), in *Jinrui kagaku, Kyū gakkai rengō* 九学会連合『人類科学』 (*Revue anthropologique Jinrui kagaku, Actes du IX^e colloque*), vol. 18, 1984.
- Lamotte Charlotte, *La pierre qui vit : naissance et mort des statues dans une ville de pèlerinage*. In *Cahiers d'Extrême-Asie*, vol. 22, 2013. *Le vivre ensemble à Sasaguri, une communauté de Kyūshū. Dans l'entrelacs des dynamiques du dedans et du dehors*. pp. 423-472. URL consulté le 20 février 2020 : https://www.persee.fr/doc/asia_0766-1177_2013_num_22_1_1422
- Lévy Roger (Traduction et introduction par), *Ennin. Journal d'un voyageur en Chine au IX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1961.
- Minami Naoya 南直哉, *Osore-zan : Shisha no iru basho* 『恐山: 死者のいる場所』 (*Osore-zan, là où on trouvent les morts*), Shinchō-sha 新潮社, 2012.
- Miyazaki Fumiko 宮崎ふみ子, *Reijō Osore-zan no tanjo* 「霊場恐山の誕生」 (*Les origines du site sacré Osore-zan*), in *Kan* 『環』 (*Kan, Histoire, environnement et civilisation*), vol. 8, Fujiwara shoten 藤原書店, 2002, pp. 356-379.
- Nakayama Kazuhisa, Bouchy Anne, *La dynamique de création, répliation et déclin des lieux de pèlerinage : le nouveau pèlerinage de Shikoku à Sasaguri*. in *Cahiers d'Extrême-Asie*, vol. 22, 2013. *Le vivre ensemble à Sasaguri, une communauté de Kyūshū. Dans l'entrelacs des dynamiques du dedans et du dehors*. pp. 269-350. URL consulté le 20 février 2020 : https://www.persee.fr/doc/asia_0766-1177_2013_num_22_1_1420
- Naumann, Nelly (1992). *The itako of North-Eastern Japan and Their Chants (PDF)*. In *Nachrichten der Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens*, 152, DIJ, 1993, pp.1-14 URL consulté le 18 février 2020 : https://www2.uni-hamburg.de/oag/noag/noag1992_4.pdf
- Narumi Kentarō 鳴海健太郎, *Shimokita no kaiun to bunka* 『下北の海運と文化』 (*Commerce maritime et culture en Shimokita*), Hoppō shinsha 北方新社, 1977.
- Nozaki Sabun 野崎左文, *Nihon meisshō chishi* 『日本名勝地誌』 (*Géographie des sites célèbres du Japon*), Hakubunkan 博文館, 1895.
- Ōmichi Haruka 大道晴香, *Osore-zan bodaiji wo « itakoji » ni shita no wa dare ka : masumediya no kyōhansha toshite no chihō jijita* 「恐山菩提寺を「イタコ寺」にしたのは誰か : マス・メディアの「共犯者」としての地方自治体」 (*Qui donc a fait du « temple bodhi » du Osore-zan un « temple à chamanes itako » : la complicité des autorités locales avec les médias de masse*), in *Renge-ji bukkū kenkyū-jo kiyō* 『蓮花寺佛教研究所紀要』 (*Articles du centre bouddhiste de recherches Renge-ji*) vol. 5, *Renge-ji bukkū kenkyū-jo* 蓮花寺佛教研究所, 2012, pp. 206-180.
- , *Osore-zan no datsu chiiki ka to kuchiyose ne henyō* 「恐山の脱地域化と口寄せの変容」 (*La délocalisation du Osore-zan face à la transformation de la pratique du kuchiyose*), in *Renge-ji bukkū kenkyū-jo kiyō* 『蓮花寺佛教研究所紀要』 (*Articles du centre de recherches bouddhistes Renge-ji*) vol. 9, *Renge-ji bukkū kenkyū-jo* 蓮花寺佛教研究所, 2016, pp. 237-271.
- , *Itako no tanjō. Masumedia to shukyō bunka* 『「イタコ」の誕生 マスメディアと宗教文化』 (*L'apparition des « itako », les médias de masse et la culture religieuse*), Kōmondō 弘文堂, 2017.
- Ōyama Jundō 大山順道, *Nihonteki bukkūdo Osore-zan* 「日本的仏国土恐山 (*Osore-zan, une terre du bouddhisme typiquement japonaise*)», in *Usori* 『うそり』 (*Usori*) vol. 11, *Shimokita no rekishi to bunka wo kataru kai* 下北の歴史と文化を語る会編, 1974, pp. 1-4.
- Sakurai Tokutarō 桜井徳太郎, *Nihon no shamanizumu, Minkan fujo no denshō to seitai* 『日本のシャマニズム 民間巫女の伝承と生態』 〈上巻〉 (*Le chamanisme au Japon (1^{ère} partie) - Les sorcières-devineresses parmi le peuple, leur tradition et leur vie*), Yoshikawa Kōbunkan 吉川弘文館, 1974.

- Seidel Anna, *Descente aux enfers et rédemption des femmes dans le bouddhisme populaire japonais - Le pèlerinage du mont Tateyama*. In. *Cahiers d'Extrême-Asie*, vol. 9, 1996. *Mémorial Anna Seidel. Religions traditionnelles d'Asie orientale*. Tome II. pp. 1-14.
- Schiffer Wilhelm, *Necromancers in the Tohoku*, In. *Contemporary Religions in Japan*, 8 (2), Nanzan Institute for Religion and Culture, 1967, pp. 177-185.
- Vrijhof Pieter Hendrik, Waardenburg Jacques, *Official and Popular Religion: Analysis of a Theme for Religious Studies*, coll. *Religion and Society*, vol. 9, Mouton, 1979.
- Yamazaki Fukutaro 山崎福太郎, *Aomori-ken Hanohe-shi ni okeru itako o jittai to Kankōshigen toshite no katsuyō jirei* 「青森県八戸市におけるイタコの実態と観光資源としての活用事例」 (*Rapport d'activités des itako de la ville de Hachinohe dans la préfecture d'Aomori et leur apport dans l'industrie touristique*), in *Nisenjūyonnendō Chirigaku yagai jisshū hōkukusho Hachinohe* 『2014年度地理学野外実習報告書 八戸』 (*Rapport de l'année 2014 sur la géographie et les formations sur le terrain. Hachinohe*), vol. 7, 2016, pp. 47-54.